

# Aller à Chatila, c'est se confronter

à un symbole majeur de l'histoire palestinienne. Dans ces quelques centaines de mètres carrés assiégés se déroulent des expériences humaines qui soudent à jamais les habitants les uns aux autres et à ce minuscule bout de territoire qu'ils défendent. Le souvenir de l'expulsion de 1948 vient leur donner profondeur et résonance. Ainsi, pour les Palestiniens, Chatila sera désormais à tout jamais l'espace emblématique de la résistance. Celui qui a passé le relais à l'Intifada.

Mahmoud a vingt cinq ans, ses yeux sont noirs, ses cheveux aussi malgré quelques mèches blanches. Rentré de Cuba il y a quelques mois, il nous parle en espagnol. Nous sommes à l'intérieur d'une pièce étroite et sans fenêtre, éclairée par une bougie qui brûle tout au long de la journée.

Assise en tailleur, sa mère Oum Ghazze tire imperturbablement sur un fume-cigarette. Son sourire plein et triste lui ouvre le visage. La voix de Mahmoud se fait plus chaude, elle l'enveloppe entièrement. Puisqu'Oum Ghazze ne voulait pas quitter Chatila, c'est lui qui est venu vivre auprès d'elle.

Mahmoud se met à évoquer les journées de septembre 1982, ses souvenirs nous transpercent. L'espagnol, langue familière à toutes deux, ne nous épargne pas. Mais Oum Ghazze est ainsi préservée.

Mahmoud raconte : « J'avais treize ans, je ressemblais à une petite fille avec mes cheveux longs et ma taille menue. C'est grâce à cela que ma mère a pu me faire sortir avec mes deux sœurs. Le 17 septembre, vers 18 heures, nous avons commencé à entendre les habitants du camp crier. Des hauts-parleurs annonçaient l'arrivée des Kataëb. Notre maison était juste à l'entrée, une maison peinte en vert dans laquelle nous sommes restés jusqu'au lendemain, car ils ne nous ont pas tout de suite trouvés : nous nous étions réfugiés dans la pièce du fond dont la porte fermée se confondait avec les parois du mur. Aux hurlements qui parvenaient jusqu'à nous, nous pouvions mesurer l'ampleur de la terreur... »

Leur misérable cache est vite découverte. Hommes et femmes sont séparés ; Oum Ghazze happe la petite chance de survie pour Mahmoud et ses filles. Ils quittent le camp encerclé. Tout au début du massacre, les Kataëb épargnaient encore quelques femmes et enfants, trois jours plus tard, ils auront sombré dans le carnage systématique.

Mahmoud continue : « Nous avons fui vers la Cité sportive, sous les bombardements. Là aussi, les Kataëb se sont déployés. Leurs armes, leurs jeeps étaient israéliennes. »

Ils errent, ne sachant où aller. Un peu plus loin, Mahmoud sera arrêté par un phalangiste qui veut l'exécuter. Sa mère supplie et finit par arracher sa vie encore une fois, en se défaisant de ses quelques bijoux et de son peu d'argent. Puis, ils se mettent à l'abri à l'hôpital américain, avec des centaines d'autres familles dispersées, en état de choc.

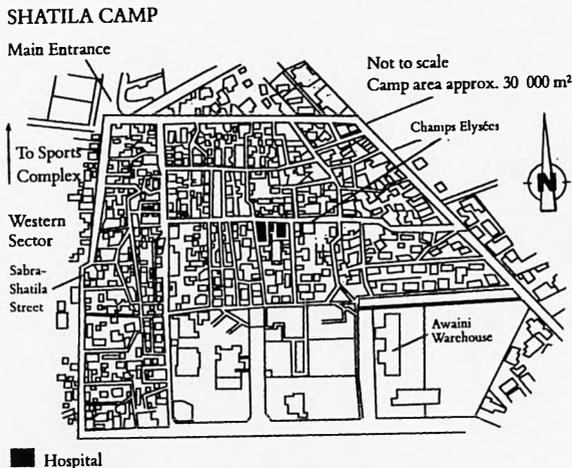
La deuxième tuerie aura lieu en mai 1985. Le 31 mai, les miliciens d'Amal assiègent les camps et rasant Sabra. Ils font disparaître plus de sept cents Palestiniens. La « guerre des camps » durera jusqu'en janvier 1988.

« Là, quelque chose s'est fissuré dans nos repères. Nous avons tous enduré l'occupation ou l'exil, le chagrin et le deuil avec la conscience que notre force était dans notre unité. Etre palestinien, c'était pour chacun consentir à tous les sacrifices pour recouvrer notre terre, et, forcément, c'était être un seul corps, un seul peuple... Il a fallu réapprendre à marcher avec des muscles déchirés... »

A la fois ghetto dont on se plaint et territoire vénéré, Chatila demeure toujours aujourd'hui un lieu habité d'histoire. Quelque trois cents familles y vivent sans ressource, à l'intérieur de maisons en partie détruites et calcinées, au milieu des décombres, et pour lesquelles elles doivent encore payer des loyers démesurés. Le salaire d'un seul, souvent un enfant qui réussit à travailler hors du camp, fait vivre les autres. Sinon ce sont les voisins, ou « Dieu ».

Le camp est volontairement laissé à l'abandon avec ses habitants et la reconstruction actuelle du Liban envisage de se débarrasser d'un symbole aussi encombrant. Les gens de Chatila, angoissés, attendent. Pour le moment, ils font avec ce paysage de désolation, et la vie même renaît, impertinente et lumineuse à travers les ruines et les gravats. Les enfants sortent des ruelles, de l'école, des maisons. Leurs mères préparent pour eux les galettes de pain, la confiture de figue aux amandes, elles apportent le café, et renverseront les tasses pour y faire surgir la carte de Palestine et raconter le village, la maison, le chemin, l'olivier.

Paris, 1994



Carte tirée du livre *Besieged*, Dr. Chris Giannou, Key Porter Books, 1990.